

# Territoires critiques

*Louise Cotnoir*

## Voyageuse sur le territoire de l'autre

Si les écritures des femmes s'insurgent, si elles témoignent de leur exploitation, si elles formulent d'autres valeurs que celles établies par les hommes, comment la critique officielle — il faut entendre évidemment celle orchestrée par les hommes, comme le reste de nos institutions sociales et politiques — comment une telle critique pourrait-elle rendre compte, en toute objectivité, du travail littéraire ou autre des femmes, sans se remettre en question voire, se saborder? Autant demander aux hommes de montrer la cible, de la pointer afin de tirer sur eux-mê. Qui d'entre eux y consentirait? Cette métaphore filée n'est pas innocente. Elle énonce simplement les enjeux de la question ici posée. La critique officielle le plus souvent, quand elle daigne jeter un regard sur l'écriture des femmes, la méprise, l'ostracise ou l'exécute. Il n'y a pas, ou si peu, dans la critique officielle comme le suppose M. Ouellette-Michalska: *un acte de liaison, acte d'accueil et d'intelligence qui noue un rapport de désir avec l'oeuvre abordée*. La critique officielle face aux textes de femmes refuse de s'ajuster, i. e. de prendre un angle, un point de mire *autre*. Sa résistance est plus virulente et plus visible que jamais: pensons à l'affirmation violente du *genre* qu'elle clame à hauts cris actuellement. Et paradoxalement, la critique officielle applaudit un livre comme "*L'impureté*" de Scarpetta, livre qui a l'intelligence de spolier, pour se les approprier, quelques-unes des originalités spécifiques aux écritures actuelles des femmes: le fragmentaire, le journal, la bâtardise des genres, le déplacement du champ culturel, ses divisions et ses définitions. Car cela obligerait la critique officielle à reconnaître et à appuyer cette tentative de changement dans l'échelle courante des valeurs qui sont les siennes et qui lui octroient certains privilèges. Il lui faudrait admettre surtout l'apport original que les femmes ont fait à l'écriture de la modernité. Quel homme, quel critique y consentirait? Quel homme donnerait de la valeur à l'expression des femmes comme on donne sa foi à quelqu'un? Quel homme accorderait de la crédibilité à leurs affirmations, mettrait en évidence la complicité des femmes

qu'il voit déjà comme une menace? Quel homme prendrait au sérieux ce que tous les autres trouvent insignifiant? Quel homme admettrait l'influence intellectuelle, émotive et culturelle des femmes sur son travail d'homme, de critique et d'intellectuel? Cela obligerait l'homme et le critique à voir une véritable écriture dans la provocation et l'ouverture que représentent les oeuvres des femmes. C'est pourquoi je pense que la critique officielle a tout intérêt à faire la sourde oreille devant les écritures des femmes car elles agissent en franc-tireur, non seulement par rapport à la société, mais par rapport à l'écriture elle-même. Les femmes sont devenues **visionnaires** comme le souhaitait Rimbaud!!! Car la femme qui écrit questionne la vision patriarcale du monde et si possible, elle invente une parole et un univers dont elle ne serait plus exilée. Cela suppose une **présence femme**. Ou comme l'explique V. Woolf "*quelqu'un qui souffre du traitement réservé aux femmes et qui plaide leurs droits. (Ce qui) apporte dans les écrits de femmes un élément totalement absent des écrits des hommes*".<sup>1</sup>

Heureusement pour la critique officielle, ce ne sont pas tous les textes de femmes qui son agités par une conscience féministe! Elle peut dormir sur ses deux oreilles, la critique officielle! Car il faut une *oreille fine* comme dirait F. Théoret, pour entendre sous la cacophonie des hauts-parleurs, les voix délirantes, discordantes, celles qui font des f(r)ictions dans le discours organisé, contrôlé et diffusé par et pour les hommes. Qui parle ici de subjectivité? De quelle subjectivité s'agit-il? De la mienne ou de la leur? Sans doute me suis-je encore égarée sur le territoire de l'autre. . .

## D'un territoire à l'autre

Auteure et critique, cela me donne souvent une vision double et un déplacement qui n'est pas toujours aisé. . . Parfois même, je suis gauche dans ma démarche. Mais ce qui rétablit un précaire équilibre chez moi, c'est le focus que je parviens à faire sur ce qui réellement m'intéresse et m'engage: les femmes, l'écriture. Les deux concilient mes façons d'être, de penser, de désirer, d'éprouver des émotions et le monde. Je me sens merveilleusement à l'aise, quand le texte au féminin dont j'ai à rendre compte, fait émerger une réflexion qui m'implique et

me propulse; et quand, simultanément, il suscite mon émotion; ou comme le disait Barthes, quand "je me sens désirée par le texte". En tant que féministe, i. e. une femme engagée et une conscience active, je pose en premier lieu un regard affectueux et complice sur les écritures au féminin. Elles commencent à peine à se faire entendre. . . Ce qui veut nullement dire que je m'exerce à la complaisance. La critique ne peut pas faire plus que le texte, j'en suis convaincue. Mais dans l'ouverture de pensée ou la provocation que le texte m'offre, je ne peux que m'exciter, au sens d'être en ébullition dans ma cervelle et dans mon sexe. D'un point de vue formel, il s'agit souvent d'une écriture choisie, là où il y a du plaisir. Là où l'écriture est marquée par le corps qui l'a produite. Contrairement à ce que d'aucuns s'entêtent à répéter, je ne crois pas aux textes neutres ni à la critique neutre. Sans doute n'ont-ils pas réfléchi au fait évident que "parler n'est jamais neutre", comme l'a admirablement démontré Luce Irigaray. . . Curieuse chose que son travail passe inaperçu ou à peu près dans les milieux de la psychanalyse comme ailleurs. . . Chose étrange encore que, contrairement à la critique officielle, je ne sois pas prise de schizophrénie devant ces écritures au féminin qui cherchent à modifier nos manières de connaître et de percevoir le monde; que je ne sois pas étonnée ni embarrassée par ces écritures qui inventent de nouveaux sens ou qui transgressent le sens patriarcal généralement admis. Dans mon texte critique, je prends note et j'indique aux lectrices/teurs les stratégies différentes qui s'y mettent en jeu:

Toute lecture est une intention d'images, une intention de spectacle qui nous donne espoir.<sup>2</sup>

C'est en ce sens que j'aborde le travail critique et je crois que cette attitude en vaut bien d'autres. C'est aussi pour moi, une façon de faire **signe**. La critique est le prolongement de l'écriture, sa circulation. Faire la critique des livres des femmes, c'est dire qu'elles existent, qu'elles pensent, qu'elles prennent place dans la ville: elles sont citées. Elles laissent des marques. La critique est une référence, un dictionnaire, un relais qui permet à leurs oeuvres de ne pas sombrer dans l'oubli, l'un de pires mots/maux qui afflige les femmes et leurs oeuvres. Je pense la critique comme une stratégie pour faire advenir les femmes et leurs textes à l'Histoire, à la Littérature, au monde. Faire de la critique pour moi, c'est aussi une question éthique. Combien d'oeuvres d'écrivains mâles seraient restées enfouies, si d'autres auteurs et critiques mâles ne s'étaient acharnés à les exhumer? S'ils ne continuaient pas à le faire aujourd'hui? Alors pourquoi reprocher aux auteurs et critiques féministes de vouloir exhumer leurs mortes-vivantes?

Faire de la critique, c'est aussi une responsabilité morale. Les personnes qui disent autrement sont menteuses ou inconscientes ou ont intérêt à le faire croire. Comment une oeuvre nous parvient-elle? Qui la signale à notre attention? Qui l'inscrit dans les anthologies, les histoires littéraires et au programme des institutions scolaires? Qui la commente et comment? Une oeuvre, si elle n'est pas relevée ou si elle est mal commentée par la critique, a peu de chance de survivre et risque, à travers le temps, de disparaître ou d'être défigurée. D'un territoire à l'autre, auteure et critique, je reste vigilante pour ne pas être aveuglée par les effets de mode. Je demeure à l'affût des voix singulières et originales que sont les livres écrits au féminin, traversés par "des voix, la même."

## En territoire ennemi ou dans le ghetto

Dans ce contexte, la parole devient une façon d'être au monde sans se l'approprier. Par la parole, des femmes se posent comme sujet, comme leur propre référent et, à travers la parole, se reconnaissent et pensent le monde. La parole devient un mode d'apparition, de co-naissance, d'irruption dans la sphère publique.<sup>3</sup>

Quelque part existe un lien entre une oeuvre et son environnement critique. Si un texte est ignoré, méprisé, exécuté par une lecture bâclée et sans réel désir, il y a lieu d'interroger ce que l'environnement critique qui l'a reçu cherche à taire. Ce qu'il ne veut pas voir apparaître sur la scène publique. Ce qu'il n'a pas intérêt à signaler. Dans un contexte patriarcal, que vaut la parole d'une femme? Quel avantage y a-t-il à la faire circuler, à la créditer? Quel désir et quelle ouverture d'esprit y a-t-il à sa lecture? Quels critères seront utilisés pour en rendre compte? Qui affirme que l'écriture n'est pas un engagement social ni une fonction politique? Quand d'autres formulent, en même temps, que "le privé est politique"? Et que, femmes, nous sommes toutes "des prisonnières politiques"? Qui croire? Qui cela dèrange-t-il? Quelles en sont les conséquences pour les écritures des femmes? Faut-il rester en territoire ennemi et faire de la "critique neutre" ou rejoindre le ghetto féministe où il devient plus facile encore "d'exterminer" en bloc la différence? Quant à moi, je me range du côté d'une critique féministe parce qu'elle est conscience, engagement et politi-

que. Cela ne veut pas dire pour moi que tous les textes écrits par les femmes sont *a priori* les meilleurs, les plus originaux, les mieux réussis. Cela veut dire simplement que je pose un regard complice et exigeant sur leurs productions. Cela veut dire aussi que je suis consciente de la présence d'un être femme au centre de cette écriture et que cela peut parfois la transfigurer. Cela veut dire enfin, que j'attribue de la valeur, de la crédibilité et de l'originalité à cette parole lucide qui m'accorde: tête, coeur et corps. J'affirme uniquement que je me reconnais davantage dans cette parole qui re-pense le monde. Je dis qui je suis touchée par ce questionnement, par le style fulgurant de certaines voix. Je leur donne l'attention et le respect que tout travail d'écriture mérite, le leur plus encore, puisqu'il les inscrit dans une marginalité et une solitude qui rejoignent celles des révolutionnaires et des rebelles. Je dis qui je prends avec elles une position moderne dans un environnement critique qui nous est hostile et qui fait la sourde oreille à nos cris de vivantes.

## Références:

1. Virginia Woolf, "Les Femmes et le roman", dans *L'Art du roman*, Paris, Éditions du Seuil, 1962, p. 85.
2. Nicole Brossard, *La lettre aérienne*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1985, p. 154.
3. Dianne Lamoureux, *Fragments et collages, essai sur le féminisme québécois des années '70*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1986, p. 140.